

Il était une fois une bande de perroquets qui vivait dans la forêt. Tôt le matin, ils allaient manger des épis de maïs à la ferme, et l'après-midi ils mangeaient des oranges. Ils faisaient un grand remue-ménage avec leurs cris et plaçaient toujours un perroquet en sentinelle dans les plus grands arbres pour voir si quelqu'un venait.

Les perroquets sont aussi nuisibles que les sauterelles, car ils ouvrent pour les picorer les épis de maïs, lesquels, ensuite, pourrissent à la pluie. Et comme, d'autre part, les perroquets sont bons à manger en ragoût, les ouvriers agricoles les chassaient au fusil.

Un jour, un homme fit tomber d'un coup de fusil un perroquet sentinelle ; celui-ci, blessé, se débattit un bon moment avant de se laisser capturer. L'ouvrier le porta à la maison, pour les enfants du patron ; les garçons le soignèrent, car il n'avait qu'une aile brisée. Le perroquet guérit très bien et s'apprivoisa complètement. On l'appela Pedrito. Il apprit à donner la patte ; il aimait se tenir sur l'épaule des gens et leur chatouillait les oreilles avec son bec.

Il vivait en liberté et passait presque toutes ses journées dans les orangers et les eucalyptus du jardin. Il aimait également se moquer des poules. À quatre ou cinq heures de l'après-midi, l'heure à laquelle on prenait le thé à la maison, le perroquet entra dans la salle à manger, se hissait à l'aide de son bec et de ses pattes sur la nappe et mangeait du pain trempé dans du lait. Il raffolait du thé au lait.

Pedrito passait tant de temps avec les garçons, et les gosses lui disaient tant de choses, que le perroquet apprit à parler. Il disait : « Bonjour, petit perroquet !... Elle est bonne la soupe !... De la soupe pour Pedrito !... » Il disait d'autres choses que l'on ne peut répéter, car les perroquets, comme les

enfants, apprennent avec beaucoup de facilité les gros mots. Quand il pleuvait, Pedrito hérissait ses plumes et se racontait tout bas tout un tas de choses. Quand le temps s'améliorait, il volait alors en criant comme un fou.

Il était, on le voit, un perroquet bien heureux qui, en plus d'être libre, comme le désirent tous les oiseaux, prenait aussi, comme les gens riches, son *five o'clock tea*.

Or, voici ce qui arriva au milieu de ce bonheur : après une après-midi de pluie qui faisait suite à cinq jours de tempête, le soleil sortit enfin et Pedrito se mit à voler en criant : « Quelle belle journée, petit perroquet ! Elle est bonne la soupe !... Donne la patte, Pedrito ! » Il s'envola loin, jusqu'à ce qu'il vit, en contrebas, tout en bas, la rivière Paraná, qui ressemblait à un large et lointain ruban blanc. Il continua et continua de voler ; enfin, il se percha sur un arbre pour se reposer.

Et voilà que rapidement, il vit briller au sol, à travers les branches, deux lumières vertes, comme d'énormes vers luisants.

« Qu'est-ce donc ? se demanda la perroquet. Elle est bonne la soupe ! Qu'est-ce que c'est ? Bonjour Pedrito !... »

Le perroquet parlait toujours ainsi, comme tous les perroquets, en faisant des phrases sans queue ni tête, et parfois il était difficile de le comprendre. Comme il était très curieux, il descendit de branche en branche pour se rapprocher.

Il vit alors que les deux lumières vertes étaient les yeux d'un tigre, qui s'était accroupi et le regardait fixement. Mais Pedrito était tellement heureux de la belle journée qu'il n'eut pas peur du tout.

« Bonjour, Tigre ! dit-il. Donne-la patte, Pedrito ! »

Et le tigre, avec sa voix terriblement rauque, lui répondit :

« - Bon-jour !

- Bonjour Tigre ! Elle est bonne la soupe !... Elle est bonne la soupe !... Elle est bonne la soupe !... »

Et il répéta de nombreuses de fois « Elle est bonne la soupe !... » parce qu'il était quatre heures de l'après-midi et qu'il avait très envie de prendre du thé au lait. Le perroquet avait oublié que les animaux sauvages ne prennent pas de thé au lait, c'est pourquoi il invita le tigre.

« Il est bon, le thé au lait ! lui dit-il. Bonjour Pedrito ! Tu veux prendre du thé au lait avec moi, ami tigre ? »

Mais le tigre se mit en colère car il crut que le perroquet se moquait de lui et, de plus, comme il avait faim lui aussi, il eut envie de dévorer le perroquet bavard. Il lui répondit donc :

« Bon-jour ! Ap-pro-che-toi un peu car je suis sourd !

Le tigre n'était pas sourd. Ce qu'il voulait, c'était que Pedrito se rapproche assez pour l'attraper d'un coup de patte. Mais le perroquet ne pensait qu'au plaisir qu'auraient les gens de la maison lorsqu'il se présenterait pour prendre le thé avec ce magnifique ami. Et il vola jusqu'à une autre branche, plus proche du sol.

« Elle est bonne la soupe, à la maison ! répéta-t-il en criant aussi fort qu'il pouvait.

- Plus près ! Je n'en-tends pas ! » répondit le tigre de sa voix rauque.

Le perroquet se rapprocha un peu plus et dit : « Il est bon, le thé au lait !

- Rap-pro-che-toi en-co-re ! » répéta le tigre.

Le pauvre perroquet se rapprocha encore et, à cet instant, le tigre fit un terrible saut, aussi haut qu'une maison, et atteignit Pedrito avec l'extrémité de ses griffes. Il n'était pas parvenu à le tuer, mais lui avait arraché toutes les plumes du dos et la queue entière. Il ne restait plus à Pedrito une seule plume sur la queue.

« Attrape ! rugit le tigre. Va donc prendre ton thé au lait ! » Le perroquet, hurlant de douleur et de peur, s'envola ; mais il ne pouvait pas bien voler, car il lui manquait la queue, qui est le gouvernail des oiseaux. Il

volait en titubant d'un côté ou de l'autre, et tous les oiseaux qui le rencontraient s'éloignaient, effrayés, de cette étrange bestiole.

Enfin il put parvenir à la maison, et la première chose qu'il fit fut de se regarder dans le miroir de la cuisinière. Pauvre Pedrito ! C'était l'oiseau le plus bizarre et le plus laid que l'on puisse imaginer, tout déplumé, sans queue et tremblant de froid. Comment pourrait-il se présenter dans la salle à manger dans un tel état ?

Il vola alors jusqu'au creux qu'il y avait dans le tronc un eucalyptus, et qui formait une sorte de grotte, et se cacha dans le fond, grelottant de froid et de honte.

Pendant ce temps, dans la salle à manger, tous s'étonnaient de son absence :

« Où peut bien être Pedrito ? disaient-ils. Et ils appelaient : « Pedrito ! Elle est bonne, la soupe, Pedrito ! Thé au lait, Pedrito ! »

Mais Pedrito ne sortait pas de sa grotte, ni ne répondait, muet et immobile. Ils le cherchèrent partout, mais le perroquet ne se montra pas.

Tous crurent alors que Pedrito était mort, et les garçons fondirent en larmes.

Chaque après-midi, à l'heure du thé, ils se souvenaient toujours du perroquet et se rappelaient aussi combien il aimait manger du pain trempé dans du thé au lait. Pauvre Pedrito ! Ils ne le reverraient plus parce qu'il était mort.

Mais Pedrito n'était pas mort, seulement il restait dans sa grotte, sans se laisser voir par personne, parce qu'il éprouvait beaucoup de honte à se voir pelé comme une souris. La nuit, il descendait pour manger et remontait aussitôt. À l'aube, il descendait de nouveau, sur la pointe des pattes, et allait se regarder dans le miroir de la cuisinière, toujours très triste car les plumes tardaient beaucoup à repousser.

Enfin, un beau jour, par une après-midi où la famille était assise à table, à l'heure du thé, elle vit entrer un Pedrito très calme, qui se dandinait comme si rien ne s'était passé. Tous crurent mourir, mourir de plaisir quand ils le virent bien vivant et avec de très belles plumes.

« Pedrito, petit perroquet ! lui disaient-ils. Que t'est-il arrivé, Pedrito ? Comme il a des plumes brillantes, le petit perroquet ! »

Mais ils ignoraient que c'étaient de nouvelles plumes et Pedrito, très sérieux, ne pipait mot. Il ne fit rien d'autre que de manger du pain trempé dans du thé au lait. Mais pour ce qui est de parler, pas un seul mot.

Aussi le maître de maison fut-il très étonné quand, le matin suivant, le perroquet s'envola et se percha sur son épaule en bavardant comme un fou. En deux minutes, il lui raconta ce qui lui était arrivé : une promenade au Paraguay, sa rencontre avec le tigre et le reste ; et il ponctuait chacun de ses épisodes en chantant : « Pas une plume sur la queue de Pedrito ! Pas une plume ! Pas une plume ! »

Et il l'invita à aller à la chasse au tigre avec lui.

Le maître de maison, qui était justement sur le point d'acheter une peau de tigre dont il avait besoin pour la mettre devant le poêle, fut très content de pouvoir l'obtenir gratuitement. Il retourna à la maison prendre son fusil de chasse, et entreprit avec Pedrito le voyage au Paraguay. Ils convinrent que lorsque Pedrito verrait le tigre, il le distrairait en bavardant pour que l'homme puisse s'approcher tout doucement avec son fusil de chasse.

Et il en fut ainsi. Le perroquet, posé sur une branche de l'arbre, bavardait et bavardait, en regardant en même temps de tous côtés, pour voir s'il apercevait le tigre. Enfin il entendit un bruit de branches cassées et vit soudain au pied de l'arbre deux lumières vertes qui le fixaient : c'étaient les yeux du tigre.

Alors, le perroquet se mit à crier :

« Belle journée ! Elle est bonne, la soupe !... Bon thé au lait ! Veux-tu du thé au lait ? »

Le tigre, très en colère après avoir reconnu le perroquet déplumé qu'il croyait avoir tué et qui avait de nouveau de très belles plumes, jura que cette fois celui-ci ne lui échappera pas. Ses yeux étincelèrent de colère quand il répondit de sa voix rauque :

« Ap-pro-che-toi plus ! Je suis sourd ! »

Le perroquet vola jusqu'à une branche plus proche, toujours en bavardant : « Bon, le pain au lait !... IL EST AU PIED DE CET ARBRE !... »

En entendant ces derniers mots, le tigre rugit et se leva d'un bond :

« À qui parles-tu ? mugit-il. À qui as-tu dit que je suis au pied de cet arbre ?

- À personne, à personne !... cria le perroquet. Bonjour Pedrito ! Donne la patte, petit perroquet ! »

Et il continua à bavarder en sautant de branche en branche et en s'approchant. Mais il avait dit "Il est au pied de cet arbre" pour avertir l'homme, qui s'était approché et soigneusement accroupi, avec le fusil de chasse sur l'épaule.

Arriva un moment où le perroquet ne put plus s'approcher plus, parce que sinon il tomberait dans la gueule du tigre, alors il cria :

« Elle est bonne, la soupe !... ATTENTION !

- En-co-re plus près ! rugit le tigre en prenant son élan pour sauter.

- Bon, le thé au lait ! ATTENTION, IL VA SAUTER ! »

Et en effet, le tigre sauta. Il fit un énorme saut que le perroquet évita en s'élançant dans les airs comme une flèche, en même temps que lui. Au même moment, l'homme, qui avait appuyé le canon de son fusil contre un tronc pour ajuster son tir, pressa la détente. Neuf balles, chacune de la taille d'un pois chiche, entrèrent comme un éclair dans le cœur du

tigre qui, en lançant un hurlement qui fit trembler la forêt tout entière, tomba, mort.

Quant au perroquet, quels cris de bonheur il lançait ! Il était fou de joie, parce qu'il se savait vengé – et bien vengé ! – de ce fourbe animal qui lui avait arraché les plumes.

L'homme était lui aussi très content, parce que tuer un tigre est une chose difficile, et que de plus il avait une fourrure à mettre devant le poêle de la salle à manger.

Quand ils arrivèrent à la maison, tous apprirent pourquoi Pedrito était resté si longtemps caché dans le creux de l'arbre, et tous le félicitèrent pour son exploit.

Ils vécurent dès lors très heureux. Mais le perroquet n'oubliait pas ce que lui avait fait le tigre ; lorsqu'il entra dans la salle à manger pour prendre le thé, il s'approchait toujours de la peau du tigre, étendue devant le poêle, et il l'invitait à prendre du thé au lait.

« Elle est bonne, la soupe !... lui disait-il. Tu veux du thé au lait ? La soupe pour le tigre ! »

Et tous mouraient de rire. Et Pedrito aussi.

El loro pelado
extrait des *Cuentos de la selva (Contes de la forêt vierge)*
Traduction : Bruce Demaugé-Bost